



HAL
open science

Le Cercle de Vienne et l'effondrement d'un monde

Hervé Dumez

► **To cite this version:**

Hervé Dumez. Le Cercle de Vienne et l'effondrement d'un monde : À propos de Pensée exacte au bord du précipice de Karl Sigmund. *Le Libellio d'AEGIS*, 2023, 19 (3), pp.37-49. hal-04349557

HAL Id: hal-04349557

<https://hal.science/hal-04349557>

Submitted on 20 Dec 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le Cercle de Vienne et l'effondrement d'un monde À propos de *Pensée exacte au bord du précipice* de Karl Sigmund

Hervé Dumez

i3-CRG, École polytechnique, CNRS, IP Paris



Ernst Mach (1838-1916)

En 1895, une révolution secoue l'Université de Vienne. Laissée vacante par le départ de Franz Brentano, la chaire de philosophie n'est pas donnée à un spécialiste de Platon, de Kant ou de Hegel, mais à un physicien, Ernst Mach. Theodor Gomperz, spécialiste de philosophie antique, mais aussi un traducteur de John Stuart Mill, a œuvré pour cette nomination : Mach l'a impressionné par une conférence qu'il a donnée sur la notion de causalité. De ce moment, Vienne entre dans l'histoire de la pensée philosophique et scientifique d'une manière qui ne sera qu'à elle, fondée sur l'opposition à toute velléité métaphysique.

S'il y avait un cri de guerre commun à Boltzmann, Mach, et aux philosophes du Cercle de Vienne, c'était bien : « À bas la métaphysique ! » : la métaphysique était responsable de tous les pseudo-problèmes de la philosophie et, de façon générale, du retard de développement de l'humanité. (Sigmund, 2021, p. 431)

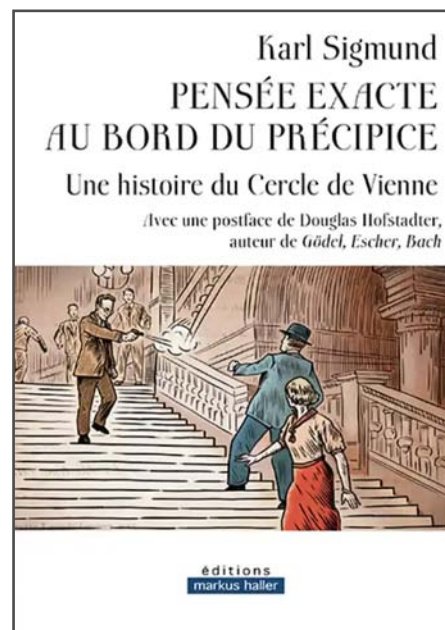
Vienne avant le Cercle

Mach est un scientifique exceptionnel, dans diverses disciplines de surcroît : il a étudié la physique des ondes, et son nom a été donné à la vitesse du son ; en physiologie, on lui doit la découverte du sens de l'équilibre.

Peu d'hommes ont eu sur le XX^e siècle une influence intellectuelle comparable à celle d'Ernst Mach. Il a influencé la physique, la physiologie, la psychologie, la philosophie des sciences et la philosophie pure (ou spéculative). Il a aussi influencé Albert Einstein, Niels Bohr, Werner Heisenberg, William James, Bertrand Russell – pour ne mentionner qu'eux. (Sigmund, 2021, p. 27)

Pour lui, tout vient de l'expérience et de la sensation.

La science doit se limiter aux faits d'expérience, mais elle ne consiste bien sûr pas en une simple collection de faits. Sa tâche est de présenter les faits de manière claire et concise. Le principe d'économie de pensée joue, selon Mach, un rôle



de premier plan : il s'agit de décrire le plus possible avec le moins d'effort possible. (Sigmund, 2021, p. 31)

Ce qui équivaut à se débarrasser de toute métaphysique. Mach séduit les marxistes à tel point que Lénine se sent obligé de les recadrer, traitant le physicien-philosophe de Vienne, contre toute vraisemblance, d'idéaliste. Trois ans après sa nomination, le tout nouveau professeur a une attaque alors qu'il voyage dans un train et reste paralysé du côté droit, bras et jambe. Il ne peut plus enseigner, mais continue de penser et d'écrire avec une machine qu'on lui a confectionnée pour la main gauche.

Il n'est pas remplacé par un historien de la philosophie, mais par un autre physicien, aussi brillant que lui, Ludwig Boltzmann. Ce dernier est l'un des fondateurs de la théorie cinétique des gaz et il remplace Mach alors qu'ils viennent de s'opposer très vivement sur les atomes. Pour Mach, les atomes n'existent pas parce que la science doit reposer sur l'expérience et que personne n'en a jamais vu un. Boltzmann, lui, a besoin du concept d'atome pour développer sa théorie cinétique. Comme le note Sigmund :

Aujourd'hui, les nanotechnologies permettent, dans une certaine mesure, de « voir » effectivement les atomes. Et, dans cette mesure, le débat est clos depuis longtemps. Cependant, dans le fond, il en allait non pas d'une question de physique, mais d'un problème philosophique, et ce dernier est loin d'être réglé. La question débattue de savoir si les atomes existent ou non concerne moins les atomes que le sens de « il existe ». (Sigmund, 2021, p. 46)

Le débat confronte deux approches scientifiques. Boltzmann est très différent de Mach, même comme physicien : c'est un théoricien. Comme philosophe, il est obsédé par le fait que les questions métaphysiques réapparaissent toujours. Il apparaît malheureusement impossible de jamais se débarrasser du besoin de philosopher. Boltzmann dort mal, est tourmenté par des migraines (qu'il compare d'ailleurs au retour permanent de la métaphysique...), est interné, et finit par se suicider le 5 septembre 1906 dans sa chambre d'hôtel alors que sa femme est à la plage. Elle l'avait emmené pour qu'il se repose en vacances à Duino, sur la mer Adriatique. Brentano et Mach lui survivent. William James qui l'avait rencontré écrit :

Je ne pense pas que quelqu'un d'autre ait jamais suscité en moi l'impression si forte d'être en présence d'un pur génie. (cité in Sigmund, 2021, p. 56)

Mach, quant à lui, quitte Vienne pour rejoindre son fils à Munich. Il prévient l'université de Vienne de son changement d'adresse de la manière suivante :

Si cette lettre devait être ma dernière, vous devrez supposer que Charon, ce vieil espiègle, m'a finalement conduit en un lieu dont l'adresse n'est pas encore répertoriée dans l'annuaire mondial des postes. (cité in Sigmund, 2021, p. 56)

Le Cercle

À la fin du XIX^e siècle et juste avant la Première Guerre mondiale, on trouve à Vienne les peintres avec Klimt, les musiciens avec Schönberg, Adolf Loos et les architectes de la nouvelle vague, Freud et ses disciples. Musil, aussi, qui a fait sa thèse sur Mach. Après des études d'ingénieur, il s'est intéressé aux mathématiques avant de s'orienter vers l'écriture. En 1913, il publie un essai, *The Mathematical Man*, inspiré par Russell et la manière dont ce dernier avait démolé d'un coup la tentative de Frege pour fonder les mathématiques.

Voilà que les mathématiciens (les infatigables fouineurs théoriques parmi eux) découvrirent soudain, dans les fondements mêmes de toute l'entreprise, quelque vice irrémédiable : et constatèrent, en allant au fond des choses, que l'édifice tout entier ne reposait sur rien. (cité in Sigmund, 2021, p. 84)

En 1920, tout a changé. Vienne a perdu de sa superbe, l'Empire a disparu, laissant un État complètement déséquilibré avec une ville énorme au milieu d'un pays rural. Vienne – fait inimaginable quelques années auparavant – a connu la famine lors de la troisième année de guerre. Les épidémies ont décimé la population : Klimt, Egon Schiele, l'architecte Otto Wagner, sont morts de la grippe espagnole avec beaucoup d'autres. Hans Hahn, après avoir été professeur à Bonn, y revient en 1921 pour occuper la chaire de physique. Hahn est surtout un mathématicien, célèbre pour plusieurs théorèmes importants. La même année, Einstein est à Vienne pour une série de conférences qui attirent des milliers de personnes (l'Université n'ayant pas de salle assez grande, c'est au Musikverein qu'elles auront lieu). On cherche alors un professeur de philosophie pour remplacer Boltzmann et Einstein recommande Moritz Schlick. Ce dernier a étudié la physique à Berlin, mais, comme il l'a dit plus tard, il s'était :



Ernst Mach (1882-1936)

turné vers la physique pour suivre un besoin philosophique et dans un esprit philosophique. (cité in Sigmund, 2021, p. 115)

Il a été l'un des élèves préférés de Max Planck avec Max von Laue, ces deux derniers ayant reçu le Nobel. C'est Max von Laue qui lui a suggéré de lire Einstein. Schlick écrit alors un essai, *La signification philosophique du principe de la relativité*, qu'il envoie à Einstein. Ce dernier estime que c'est le texte le plus clair écrit sur la relativité. Schlick devient son philosophe. Lorsqu'Einstein vient à Vienne, c'est donc lui qu'il recommande pour succéder à Mach. Schlick est finalement élu, avec, sur 47 voix, 10 contre et 3 abstentions. Popper explique la création du Cercle de la manière suivante :

According to what I later heard from several members, Hahn was the spiritual founder of the Vienna Circle and his brother in law Neurath its organizer... Schlick was at first, I believe, a kind of honorary president. But he became very active. (cité in Sigmund, 1995, p. 20)

Assez rapidement, un mardi sur deux, à 18h, un cercle se réunit dans une petite salle du rez-de-chaussée du nouveau bâtiment de l'Université, non loin du bureau de Schlick. Il compte de dix à vingt personnes. Ceux qui arrivent à l'avance discutent avant que Schlick ne tape dans ses mains, réclamant le silence et annonçant le sujet du jour. On était invité au Cercle par Schlick (encore une fois, l'appellation courante était « Le cercle de Schlick »).

Peu de temps après la création, une véritable déflagration se produit : elle a nom *Tractatus logico-philosophicus*. L'ouvrage sera lu au Cercle deux fois, ligne à ligne, ce qui prendra des semestres entiers. Karl Menger note : on passa de l'analyse des sensations avec Mach à l'analyse du langage avec Wittgenstein. C'est Riedenmeier, un mathématicien qui quittera rapidement Vienne pour enseigner en Allemagne, et Carnap, qui ont mis l'ouvrage à l'ordre du jour. À l'époque, il y a un mythe autour de Wittgenstein et tout le monde se demande qui se cache derrière ce nom qui semble ne renvoyer à personne (Wittgenstein est alors instituteur dans un village perdu). Carnap finit son *Der logische Aufbau der Welt* (*La structure logique du monde*) qui articule l'approche des sensations de Mach avec la logique formelle de Russell, par la

citation préférée du Cercle – « Ce dont on ne peut parler, il faut le taire » (Wovon man nicht sprechen kann, darüber muß man schweigen), la dernière phrase du *Tractatus*.

Wittgenstein

Le père de Wittgenstein est l'un des hommes les plus riches d'Europe, l'équivalent de Krupp pour l'Autriche. S'étant retiré des affaires, il a financé les peintres de la Sécession, ainsi que Brahms et Mahler. Il est la bête noire de Karl Kraus comme étant pour lui le symbole même du capitalisme. Luki est le dernier des huit enfants. Sur les cinq frères, trois se suicideront. Ludwig, après des études d'ingénieur, hésite entre aéronautique et philosophie. Il s'en ouvre à Russell en lui demandant s'il le considère comme un fou. Si la réponse est oui, il a décidé de se lancer dans l'aéronautique, sinon il fera de la philosophie. Russell ne tranche pas directement, mais lui demande déjà d'écrire un essai. Dès la lecture des premières lignes, le mathématicien-philosophe anglais a la conviction qu'il a en face de lui un génie. Wittgenstein entre donc à Cambridge où il intègre le cercle de réflexion philosophique, le *Moral Science Club*. Il y fait peu après une intervention sur le thème : « Qu'est-ce que la philosophie ? » C'est la plus courte de toutes les interventions : 4 minutes en tout et pour tout. La philosophie est la discipline qui s'occupe de toutes les propositions que les sciences considèrent vraies sans en avoir la preuve. Le public n'est guère convaincu, mais l'intervention a marqué les esprits. Il ne s'écoule pas beaucoup de temps pour que Wittgenstein montre à Russell que toute sa philosophie est sans valeur, provoquant une crise psychologique profonde chez ce dernier. À l'été 1913, Wittgenstein s'installe dans le fjord de Skjolden, en Norvège, où il se fait construire une cabane et décide d'écrire ses propres pensées sur la logique. À la Noël, il est à Vienne et son père meurt. Lorsque la guerre se déclare, il s'engage dans l'armée autrichienne. Auparavant, il a consacré une partie de son héritage à faire des dons anonymes à des artistes : Kokoschka, Rilke, et Trakl seront parmi les lauréats. Durant la guerre, Wittgenstein continue d'écrire le *Tractatus*. Fait prisonnier, il est gardé dans un camp près de Monte Cassino. Sa conviction est qu'il a résolu définitivement le problème de la philosophie : tout vient d'erreurs quant à la manière dont le langage fonctionne. Le prisonnier réussit à envoyer son manuscrit à Frege et à Russell, mais ni l'un ni l'autre ne comprennent vraiment la démarche. Dans la mesure où il a mis un terme à la philosophie, il serait absurde de vouloir continuer dans cette voie – Wittgenstein devient donc instituteur. C'est ainsi qu'il est nommé à Trattenbach, petit village entre Vienne et Graz. L'édition bilingue du *Tractatus logico-philosophicus* (le titre est du philosophe cambridgien G. E. Moore) est publiée en 1922.

Le but de la philosophie est la clarification logique de la pensée. La philosophie n'est pas une doctrine mais une activité. Une œuvre philosophique consiste essentiellement en élucidations. Le résultat de la philosophie n'est pas un nombre de « propositions philosophiques » mais le fait que des propositions s'éclaircissent. La philosophie a pour but de rendre claires et de délimiter rigoureusement les pensées qui autrement, pour ainsi dire, sont troubles et floues. (cité in Sigmund, 2021, p. 152)



Les membres du Cercle de Vienne ont trouvé là l'expression de leur philosophie. Dès l'été 1924, Schlick essaie de rencontrer Wittgenstein. Cela prendra trois ans. Se laissant enfin convaincre, Wittgenstein met une condition : une rencontre seul à seul, pas de monde autour. Les entretiens deviennent réguliers en 1927. Finalement, Wittgenstein accepte que plusieurs autres y participent : Friedrich Waismann, Herbert Feigl, l'amie de ce dernier, Maria (Mitzi) Kaspar, et Rudolf Carnap qui occupe une place de plus en plus centrale dans le Cercle. Au début, Wittgenstein parle peu. Schlick a averti tout le monde de ne pas lui poser de question. L'ex-instituteur semble animé par un souffle mystique. Mais il assiste à Vienne en 1928 à une conférence du mathématicien néerlandais L.E.J. Brouwer sur le thème « Mathématiques, science et langage » et, après l'intervention, dans un café, se met à parler abondamment en commentant la communication. Wittgenstein est revenu ce jour-là à la philosophie. Les ponts furent rapidement coupés avec Carnap parce que ce dernier s'intéressait à l'esperanto et aux discussions sur le paranormal.

Le manifeste

Schlick passe l'été 1929 à Stanford où il a été invité, signe que sa réputation de philosophe est désormais internationale. Dans le même temps, il se voit offrir un poste à Bonn, mieux payé qu'à Vienne. L'Université ne renchérit pas, comme il est de coutume quand on veut retenir un professeur. Tout le monde s'affole, dont Carnap qui est en Suisse pour soigner une infection pulmonaire. Finalement, Schlick décide de rester sous la pression amicale de ses amis. Neurath a alors une idée : pour l'accueillir à son retour, à l'automne – écrire un manifeste. Carnap, guéri, fait une première version, aidé de Waismann et de Feigl : *Pensées directrices de l'école philosophique viennoise*. Le texte est critiqué, et son titre refusé – pas de philosophie, encore moins de philosophie d'école. Ce sera : *La conception scientifique du monde*. Neurath propose un sous-titre : le Cercle de Vienne (*Wissenschaftliche Weltauffassung. Der Wiener Kreis*). C'est ainsi qu'est née l'appellation. Dans la capitale autrichienne, on apprécia peu que le cercle de Schlick (Schlicks Kreis), un parmi tant d'autres cercles, s'érigeât en Cercle de Vienne.

À l'époque, il aurait fallu être ermite pour être viennois sans faire partie d'un cercle ! (Sigmund, 2021, p. 316)

Officiellement, les rédacteurs du *Manifeste* sont Carnap, Hahn, Neurath. Mais on sait que Waismann, Feigl et son amie Mitzi Kaspar ont contribué. Schlick a été totalement tenu à l'écart : c'est une surprise pour son retour. Le texte est achevé lors d'une semaine de juillet particulièrement chaude. En septembre, il paraît, juste avant le congrès annuel des physiciens et mathématiciens allemands qui se tient à Prague. Contre l'avis de beaucoup de scientifiques qui voient d'un mauvais œil la philosophie, on y tient une session sur « La théorie de la connaissance des sciences exactes. » Le Manifeste est distribué à la fin, une revue est fondée, *Erkenntnis*, ainsi qu'une collection de livres. Schlick, à peine rentré était parti sur les rives du lac de Garde et il y reçoit la brochure bleue. Hahn n'était pas enthousiaste : on lui avait demandé très tardivement ses remarques sur la dernière version. Karl Menger, Kurt Gödel prennent leur distance avec le cercle. Mais la réaction la plus virulente est celle de Wittgenstein : autopromotion d'une clique, selon lui.

Schlick écrit le premier article d'*Erkenntnis*, « Le tournant de la philosophie ». La thèse est qu'il faut mettre fin à la métaphysique par l'analyse du langage. L'article reprend le *Tractatus* : la philosophie est une activité d'éclaircissement des propositions,

1. Voir, dans ce même numéro, l'article consacré au rasoir d'Occam.

elle ne formule pas elle-même de propositions. Hahn écrit un article lui aussi, et publie une petite brochure analogue au manifeste : *Überflüssige Wesenheiten: Occams Rasiermesser*, (*Entités superflues : le rasoir d'Occam*). Mach, avec son principe d'économie, mettait beaucoup en avant le rasoir d'Occam¹. Hahn reprend donc la tradition.

En 1929, l'année où paraît le *Manifeste*, Heidegger publie *Qu'est-ce que la métaphysique ?* Par hasard, Carnap et lui se croisent à Davos où Heidegger donne des cours. Sur un plan personnel, les deux s'entendent plutôt bien. Mais Carnap a ensuite l'habitude de choisir des phrases de *Qu'est-ce que la métaphysique ?* pour montrer l'inanité de ce genre de propositions (« le néant néantise ») qui, pour lui, n'ont strictement aucun sens.

Schlick, Menger, Gödel, n'étaient pas socialistes. Mais beaucoup d'autres étaient des militants, dont Neurath (mis en prison pour avoir organisé l'économie planifiée de la république des soviets de Bavière, qui ne subsista que quelques jours), mais aussi Hahn ou Carnap. Un jour, Schlick introduit une conférence de Neurath de la manière suivante :

Aujourd'hui, Monsieur Neurath s'est proposé pour un exposé, il veut parler de la science unifiée. Je ne peux imaginer que cela intéresse qui que ce soit ici présent, mais je prie tout de même Monsieur Neurath de bien vouloir prendre la parole. (cité in Sigmund, 2021, p. 193)

Vienne et le Cercle

L'Autriche se trouvait dans une situation politique difficile : Vienne était aux mains des sociaux-démocrates et à gauche, mais le reste du pays était profondément conservateur et lié à l'Église catholique. Le gouvernement de droite jugula l'inflation, mais au prix d'un taux de chômage très élevé. Les classes moyennes et bourgeoises avaient énormément perdu. Les tensions étaient fortes. La gauche comme la droite avaient créé des milices qui s'affrontaient et l'université n'était pas épargnée : on la fermait souvent en raison des rixes entre étudiants ou des émeutes alentour. La plupart des professeurs étaient des nationalistes de droite, qui voulaient limiter le nombre de professeurs et d'étudiants juifs, ainsi que l'influence socialiste. Schlick, Hahn, Hans Kelsen, Sigmund Freud furent mis en cause. Leurs cours furent boycottés. Les nominations et les habilitations furent sévèrement contrôlées.

2. Sur cette activité de Neurath, voir dans ce même numéro le cinquième article de ce dossier.

Les membres du Cercle entrèrent plus directement en politique par l'éducation populaire qui était essentielle à leurs yeux pour diffuser la conception scientifique du monde. Neurath surtout était très actif. Il avait créé le musée économique et social². La mairie de Vienne lui donna des salles dans l'hôtel de ville et une vitrine en plein centre-ville pour annoncer les expositions. Neurath travaillait surtout sur l'image statistique et utilisa pour ce faire les talents d'un graphiste, Gerd Arntz. Afin de montrer qu'il y avait un chômeur pour huit travailleurs, il faisait dessiner une affiche avec neuf personnages de même taille, 8 d'un côté et 1 de l'autre. C'était tout à fait inédit. Avec lui, le musée devint célèbre dans le monde entier. Neurath proclamait : « *On ne devrait pas dire avec des mots ce qu'on peut montrer avec une image* » (cité in Sigmund, 2021, p. 215). Il participa également à un programme de la mairie de Vienne qui consistait à faire construire des lotissements avec maisons et jardins, les maisons étant dessinées par les plus grands architectes du moment, dont Aldolph Loos. La première femme diplômée comme architecte dessina une cuisine intégrée

inspirée de celles des wagons-lits américains. La mairie de Vienne préféra finalement construire des immeubles.

Un membre discret

Dès 1926, un petit étudiant aux lunettes rondes est invité par le mathématicien Hahn à participer aux réunions du cercle. Il ne parle jamais et se contente d'approuver parfois ce qui est dit par un signe de tête imperceptible. Son nom, Kurt Gödel. En 1928, le congrès international de mathématiques se tient à Bologne. Hilbert y présente son programme qui consiste à démontrer qu'il n'existe pas de contradiction en mathématiques. Gödel s'attaque au problème, démontre le théorème de complétude, et Hahn accepte son travail en tant que thèse. Issu d'une famille industrielle de Brno (Brünn, aujourd'hui en République tchèque), Gödel a une fortune familiale et n'a pas besoin d'un poste à l'université. Il s'attaque alors à un autre problème de Hilbert. Carnap note dans son journal :

Mardi 26 août 1930. Café Reichsrat. – Découverte de Gödel : incomplétude des Principia Mathematica.

Au Congrès des mathématiciens allemands qui a lieu à Königsberg en septembre 1930, Gödel présente son théorème de complétude, mais pas celui d'incomplétude. Aucun des mathématiciens viennois, qui en ont pourtant eu connaissance, n'en parle. Ce n'est que lors de la discussion finale que Gödel mentionne son résultat. Quelques semaines plus tard paraît son article fondamental, « Über formal unentscheidbare Sätze der Principia Mathematica und verwandter Systeme I » (« Sur les propositions formellement indécidables des Principia Mathematica et des systèmes apparentés I »). Un mathématicien français commenta : Dieu a assuré l'absence de contradiction des mathématiques, et le diable l'impossibilité de le démontrer. Quant à Wittgenstein : « Le théorème de Gödel nous contraint à adopter un nouveau point de vue sur les mathématiques. »



Au printemps 1934, Gödel rentre de Princeton mais il est interné en hôpital psychiatrique : il souffre d'un délire de persécution et est persuadé qu'on cherche à l'empoisonner. Il n'a pas encore trente ans et ce délire l'accompagnera toute sa vie.

Dans un roman de l'époque, quelqu'un interroge un psychiatre : « Qu'est-ce qui distingue un médecin de ses patients dans un hôpital psychiatrique ? ». Réponse du praticien : « Le médecin est celui qui a les clefs ». Humour viennois. Alfred Tarski qui venait régulièrement dans la capitale autrichienne pour discuter avec Gödel, Carnap et Popper, disait en souriant qu'il n'était pas le plus grand logicien de son époque – il ne considérait pas pouvoir rivaliser avec Gödel – mais du moins le plus grand logicien sain d'esprit de son époque (*op. cit.*, p. 359). Autre humour viennois.

Quelques semaines avant l'invasion par l'Allemagne nazie, début 1938, les quelques membres restant du Cercle s'étaient réunis dans l'appartement d'Edgar Zilsel³. Ce soir-là, c'est Gödel qui présenta une communication sur la non-contradiction en mathématique. Ce fut probablement la dernière réunion du Cercle. Depuis 1929, l'année de son doctorat, Gödel vivait avec Adele Nibursky. Toujours atteint de sa paranoïa, il ne mangeait que ce qu'elle lui avait préparé et goûté devant lui. Après l'Anschluß, elle l'avait dégagé d'une bande de nazis qui menaçaient de le battre en les

3. qui représente avec Neurath l'aile gauche du Cercle de Vienne. Il réussit à émigrer aux USA où il est professeur de mathématiques en lycée alors qu'il est en fait historien de l'art. Il est connu pour son livre sur le génie (Zilsel, 1999).

frappant de son parapluie. Ils se marièrent en septembre 1938 et Gödel partit à Princeton comme il en avait l'habitude. Adele resta à Vienne. On était au moment des accords de Munich et Kurt partit sans problème malgré les tensions internationales. Il emportait de nouveaux résultats scientifiques considérables, notamment autour de l'hypothèse du continu de Cantor. Son retour commença le 14 juin 1939 par un embarquement à New York. Il ne le savait pas, mais on le lui apprit quand il atteignit Vienne son passeport autrichien avait été transformé en passeport allemand (conséquence de l'Anschluß) ; or, ses visas pour les États-Unis étaient consignés sur le passeport autrichien... Gödel se trouvait désormais coincé à Vienne. John Neumann contacta le Département d'État et lui obtint finalement un visa. Entretemps, la guerre avait été déclarée. Le couple passa par Berlin, Moscou, la Sibérie, la Mandchourie pour rejoindre Yokohama (le Japon n'était pas encore en guerre), avant d'arriver à San Francisco, « la ville la plus belle que j'ai jamais vue », commenta Gödel.

Un non-membre tonitruant

En 1928, Popper passe sa thèse, *Questions de méthode en psychologie de la pensée*. Dans les premières lignes, le livre cite Schlick pour réfuter ses idées. Or, Schlick est son second rapporteur. Le professeur se montrera magnanime et laissera passer.

Après une discussion philosophique d'une nuit entière, Herbert Feigl suggère à Popper d'écrire un livre. Le titre envisagé est : *Les deux problèmes fondamentaux de la théorie de la connaissance*. Les deux problèmes en question sont l'induction et la démarcation. La réponse de Popper est : l'induction n'existe pas et la démarcation entre énoncés scientifiques et énoncés non scientifiques réside dans la falsifiabilité. Popper occupe désormais la place d'« opposition officielle » du Cercle de Vienne (l'expression est de Neurath). Il ne sera jamais invité à le rejoindre. En décembre 1932, Schlick avait assisté à un exposé de Popper dans le cercle de Gomperz. Ce n'est pas à cause des critiques qu'il formulait que Popper ne fut pas invité, mais à cause du ton qu'il adoptait et de son agressivité. Schlick craignit que Popper ne mit en danger l'atmosphère collégiale du Cercle. Mais surtout, si Schlick pouvait supporter qu'on le critiquât personnellement, il ne supportait aucune critique sur Wittgenstein. Or, c'était un sport pour Popper. Schlick accepta cependant de publier le livre dans la collection des « Écrits sur la conception scientifique du monde », après avoir demandé un grand nombre de coupures. Ce sera : *La logique de la découverte scientifique* (Popper, 2017/1934). Même s'il ne supportait pas la personnalité de Popper, Schlick reconnaissait la valeur de ses idées. Il nota que Popper avait raison sur de nombreux points, tout en regrettant qu'il se soit cru obligé de caricaturer les positions du Cercle pour mettre en avant ses propres idées, alors que sur bien des points il y avait accord. Avec philosophie, il ajouta, optimiste en la nature humaine : « Avec le temps, sa confiance en lui finira bien par s'amenuiser ». (cité in Sigmund, 2021, p. 284). Là, il faut reconnaître qu'il se trompa lourdement. Popper resta Popper...

À la Noël 1936, ledit Popper reçoit une offre de poste en Nouvelle Zélande et il accepte. Puis il est nommé en Angleterre. En 1947, il est contacté par Kraft pour reprendre la grande chaire de philosophie, celle de Mach, de Boltzmann, de Schlick. Il explique alors qu'il ne compte pas quitter l'Angleterre pour revenir à Vienne. Son pays d'adoption le récompensera de ce refus, puisqu'il devint sir Karl. À cette date, Vienne n'était plus Vienne.

Le Cercle et l'économie

L'un des mathématiciens du Cercle, Karl Menger, était le fils du Carl Menger qui, avec Jevons et Walras, avait théorisé l'utilité marginale. Lui et Felix Kaufmann étaient les deux membres du Cercle de Vienne à participer au Geisteskreis, un autre cercle animé par Hayek qui dirigeait alors l'Institut de recherche sur la conjoncture. Quand Hayek partit à la London School of Economics, il fut remplacé par Oskar Morgenstern. Dans sa jeunesse, ce dernier avait été antisémite et avait beaucoup lu Schelling, Hegel et Fichte. Il regrettait amèrement tout ce passé qui lui avait fait perdre son temps. Sa nomination à la direction de l'Institut était un paradoxe. En effet, Morgenstern estimait qu'aucune prévision n'est possible en économie. L'atmosphère ne réagit pas aux prévisions météorologiques, mais les agents économiques, eux, réagissent à toute prévision économique, empêchant celle-ci de se réaliser. À l'occasion, Morgenstern comparait sa position en matière de théorie économique au théorème de Gödel sur l'incomplétude : l'équilibre économique n'est pas compatible avec la prédiction parfaite. Il fit sur ce thème une communication au Cercle de Vienne. Plus tard, d'une collaboration avec John von Neumann naquit la théorie des jeux qui cherchait à théoriser les réactions des acteurs les uns vis-à-vis des autres.

La question morale et la mort de Schlick

Connu pour ses échanges sur les mathématiques et la physique, pour son rejet de toute métaphysique, le Cercle dut affronter la question morale comme conséquence de ses positions. Carnap, dans « Le dépassement de la métaphysique par l'analyse logique du langage », avait adopté la position du Wittgenstein du *Tractatus* : de même que les propositions métaphysiques sont dénuées de sens, il ne peut pas y avoir de proposition éthique. Si le sens d'une proposition réside dans sa méthode de vérification, on ne peut pas en effet vérifier un jugement de valeur. Carnap, tout au long de sa vie, nuança. D'abord : les jugements de valeur sont « dénués de sens en tant qu'énoncés scientifiques », puis : « selon le critère empirique du sens, » ils sont « dépourvus de signification cognitive ».

Cela posait problème à Schlick qui ambitionnait d'écrire un grand livre, qu'il ne put achever, *Le nouvel Épicure*, sur la question morale⁴. Mais à partir d'une série de textes, il put publier Questions d'éthique, qu'il envoya à Wittgenstein. Pour lui, la norme morale est un fait de la nature humaine. L'enfant l'apprend comme il apprend le langage. La norme morale ne fonctionne qu'en lien avec le plaisir (d'où la référence à Épicure). Schlick voyait par exemple ce lien dans le sourire :

L'être humain sourit lorsqu'il est heureux, et il sourit lorsqu'il éprouve de la sympathie. (cité in Sigmund, 2021, p. 326)

Du coup, il formula comme principe moral :

Dispose-toi à être heureux ! (cité in Sigmund, 2021, p. 326)

Le plaisir est d'ailleurs également chez lui scientifique, puisqu'il parle de la joie de la vérification et du « sentiment noble d'avoir deviné juste » (cité in Boyer, 2001, p. 366).

La négation du sens des jugements moraux, ou la morale très humaine, trop humaine, de Schlick choquaient un pouvoir autrichien catholique conservateur. Une des anciennes étudiantes de Schlick, Silvia Borowicka, lui proposa un sujet de thèse sur le thème : *Le beau et l'agréable en philosophie*, qu'il refusa. Or, un étudiant, Johann

4. Sur la philosophie morale de Schlick, voir, dans ce même numéro, la présentation de son petit livre, *Le sens de la vie*.

Nelböck, était amoureux de Silvia. Elle lui parla de l'intérêt que Schlick lui avait porté et de sa frustration d'avoir été ensuite rejetée par lui, et Nelböck se mit à parcourir les couloirs de l'université avec un pistolet à la main, menaçant d'abattre Schlick. Il montait la garde devant le domicile du professeur, l'appelait au téléphone en pleine nuit. On finit par l'interner en hôpital psychiatrique. On découvrit alors que l'arme était celle du père de Silvia, à qui sa fille l'avait dérobée pour la donner à Nelböck, situation pour le moins étrange. Avait-elle voulu se venger de Schlick ? Nelböck fut diagnostiqué « psychopathe schizophrène » et resta interné. Dans la mesure où il se calma, il fut libéré au bout de quelques mois, mais recommença à harceler Schlick. Celui-ci fit un long séjour en Californie, mais quand il revint, tout recommença. Il porta plainte et Nelböck fut à nouveau envoyé dans une unité psychiatrique. Assez rapidement, on le relâcha, avec une simple interdiction de revenir à Vienne. Peu de temps s'écoula pourtant avant que Nelböck ne rejoignît la capitale. Il y vivota en donnant des cours particuliers et écrivit un compte rendu du livre d'Einstein, *Comment je vois le monde*, pour *Die Reichspost*, un quotidien catholique. Dans son texte, il relève chez l'auteur de l'ouvrage recensé une faiblesse fondamentale : « un manque de profondeur dans l'examen des problèmes de la méthodologie scientifique rigoureuse et de la justification. » Il ajoute cette phrase : « Les penseurs positivistes proches de l'auteur Albert Einstein sont ceux qui nient avec la plus grande virulence toute présence d'objectivité (en particulier dans les domaines de la morale et du droit) voyant dans ces dernières des constructions morales dépourvues de sens⁵ » (cité in Sigmund, pp. 361-362). Il visait bien sûr Schlick. Ce dernier avait du mal à convaincre les policiers qu'il avait besoin d'une protection. On la lui accordait, puis la lui retirait arguant du fait qu'il ne se passait rien. Il en parla à Karl Menger, qui relata leur conversation :

Je n'oublierai jamais le sourire triste avec lequel Schlick ajouta : « Je crains que la police n'en vienne à croire que c'est moi le fou dans cette histoire. » (Sigmund, 2021, p. 362)

Au printemps 1936, Nelböck est pressenti pour un poste à l'université populaire d'Ottakring. Mais le président apprend qu'il a été interné psychiatrique et le lui refuse. Pour Nelböck, il n'y a aucun doute, le coup vient de Schlick. Le 22 juin 1936, il se rend à l'Université et attend. C'est le dernier cours du semestre pour Schlick. Nelböck le rattrape dans l'escalier des philosophes et tire quatre balles dont trois seront mortelles, puis se laisse arrêter sans résistance. Devant le tribunal, il ne met pas en avant ses griefs personnels mais des raisons philosophiques : « *Le comportement de Schlick montrait à quel point sa conception du monde était dépourvue de toute conscience.* » (Sigmund, 2021, p. 365). Condamné à dix ans de prison, il est libéré au bout de dix-huit mois.

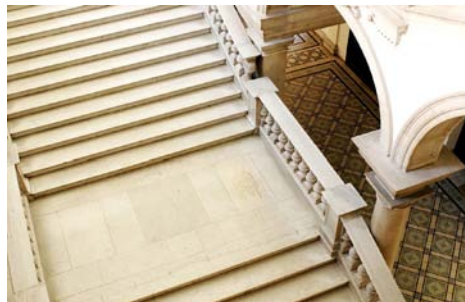
Très rapidement, après le meurtre, une campagne de presse à tonalité antisémite soutint le meurtrier. Le fait que Schlick ait été parfaitement aryen et qu'il n'ait jamais rompu avec le protestantisme n'y changea rien. Un certain professeur Austriacus publia un article dans la revue *Schönere Zukunft* (Meilleur avenir) où il dénonçait « *l'influence de la philosophie radicalement destructrice que propageait le docteur Schlick.* » Le Cercle de Vienne avait « *nui à la réputation de l'Autriche comme État chrétien.* » Il concluait : « *espérons que ce meurtre épouvantable commis à l'Université de Vienne permettra de trouver au plus vite une solution satisfaisante à la question juive !* » (cité in Sigmund, 2021, p. 367). Dans un numéro ultérieur, *Schönere Zukunft* précisa que la rédaction n'avait pas fait de Schlick un juif : « *Nous avons simplement affirmé que c'était un ami des Juifs et même l'idole des cercles juifs de Vienne.* » Dans le quotidien

5. On voit à quel point l'idée selon laquelle les énoncés relevant de la morale (« tu ne tueras pas ») sont « dénués de sens », au sens (technique) où ils ne sont pas susceptibles d'être vrais ou faux (contrairement à : « le chien est devant la porte »), a pu paraître révolutionnaire et scandaleuse à l'époque

Linzer Volksblatt, un certain Bernhard Birk crut bon d'encherir : « *Pendant quatorze ans, des jeunes gens dans la fleur de l'âge ingurgitèrent le poison amer du positivisme comme l'eau de la vie. – Cela dut avoir des conséquences effroyables* » (cité in Sigmund, 2021, p. 368).

Les amis de Schlick publièrent au contraire des témoignages émouvants sur l'homme. Hilde Spiel, étudiante de Schlick :

Rares sont les érudits à avoir donné à leurs étudiants un exemple d'humanité aussi bon que celui de Moritz Schlick. – Tous auront appris de lui non seulement la clarté de la pensée mais aussi la pureté du sentiment moral. (cité in Sigmund, 2021, p. 366)



Université de Vienne, l'escalier des philosophes. La plaque indique l'endroit où Moritz Schlick est tombé

Et Herbert Feigl, dans l'article qu'il publia sur Schlick juste après sa mort dans *Erkenntnis*, déplora que ce meurtre ait privé ses proches du Cercle, bien trop tôt, « *d'un grand penseur, d'un très cher ami, d'un enseignant extraordinaire, d'un être humain merveilleux* » (Boyer, 2001, pp. 349-350).

En réalité, le Cercle était déjà en train de disparaître, du fait des départs et du fait de la situation politique de l'Autriche.

L'agonie de l'Autriche et la disparition du Cercle

À l'automne 1933, Schlick annonça qu'on ne se réunirait pas durant l'hiver. Il précisa que certains membres étaient devenus très dogmatiques (il visait Neurath, de plus en plus militant à gauche) et qu'il recherchait de nouveaux membres, plus jeunes. Hans Hahn mourut d'un cancer un an plus tard. Les notices nécrologiques soulignèrent qu'il avait été le véritable fondateur du Cercle. Carnap était à Prague et Neurath à la Haye. Gödel faisait des séjours à Princeton. Schlick se retrouvait assez seul et le Cercle avait perdu beaucoup de ses membres les plus importants.

L'environnement politique était de plus en plus tendu. Hitler était arrivé au pouvoir en Allemagne en janvier et, à partir de ce moment se posa la question de l'unification entre l'Autriche et l'Allemagne. Un parti nazi se développa en Autriche. Les chrétiens-sociaux n'avaient qu'une voix de majorité et affrontaient les nazis à leur droite et les communistes et les socialistes à leur gauche. Le nouveau chancelier, Dollfuss, vida la constitution élaborée par Kelsen de son contenu, instaura une quasi-dictature corporatiste et exila le chef des nazis autrichiens. Hitler instaura en réponse la règle des mille marks : tout Allemand qui voulait se rendre en Autriche devait s'acquitter de cette somme. Plus aucun Allemand ne se rendit en Autriche, ce qui désorganisa totalement le tourisme qui était un des revenus importants du pays. Au début, Dollfuss trouva un soutien auprès de Mussolini qui permit de protéger l'Autriche.

En raison des émeutes, l'Université fermait à répétitions. Dans le bâtiment vide, le jeudi soir, Hahn faisait entrer les membres avant de refermer avec les clefs, mais l'ambiance était lourde. Même Schlick finit par perdre sa légendaire sérénité et son calme. Les journaux tiraient des éditions spéciales plusieurs fois par jour pour couvrir les événements tels qu'ils se produisaient. Schlick, comme tous les Viennois, les lisait les unes après les autres et y passait ses journées. Il choisit de soutenir Dollfuss malgré les tendances dictatoriales de ce dernier, estimant que le danger principal était celui d'Hitler. Comme l'écrivit Karl Menger :

Alors que la situation politique en Autriche rendait très difficile de se concentrer sur les mathématiques pures, chacun se voyait confronté presque chaque jour à des questions sociales, politiques et éthiques. (cité in Sigmund, 2021, p. 311)

Dollfuss est assassiné dans son bureau, le 25 juillet 1934, par les nazis et Schuschnigg le remplace. L'Autriche avait tenu grâce au soutien de Mussolini mais ce dernier envahit l'Éthiopie, est alors mis au ban des nations, et n'a d'autre solution que de se rapprocher de Hitler. Le sort de l'Autriche est scellé. En juillet 1936, un mois à peine après l'assassinat, Schuschnigg, lâché par Mussolini est contraint de prendre des nazis dans son gouvernement. En mars 1938, il décide d'un référendum. Hitler répond en envoyant ses troupes. Après l'invasion, à la faculté de philosophie, 14 des 45 professeurs ordinaires sont aussitôt inscrits sur la liste des déviants et les pro-nazis prennent le pouvoir. Le mathématicien Walter Rudin note que la rapidité de la répression antijuive, contrairement à ce qui s'était passé en Allemagne où elle s'était faite étape par étape, sauva sans doute nombre de Juifs autrichiens : ils comprirent tout de suite qu'il fallait quitter le pays. Ce fut le cas de Freud, notamment.

Le Cercle après le Cercle

À la fin des années 1940, Viktor Kraft écrit l'un des premiers livres sur le Cercle, *Der Wiener Kreis. Der Ursprung des Neopositivismus (Le Cercle de Vienne. Aux origines du néopositivisme)*. Il y écrivait que Schlick avait été abattu par un ancien étudiant, un psychopathe atteint du délire de persécution. Johann Nelböck était toujours employé dans l'administration du pétrole, et son casier judiciaire avait été effacé en 1947. Il attaqua Kraft en justice. Au moment de la parution de son livre (1950), Kraft venait d'être nommé professeur de philosophie à l'Université de Vienne. Il succédait ainsi à Schlick et eut grand peur de lui succéder aussi dans les délires de Nelböck. Il se retira en 1952. Fort heureusement pour lui, Nelböck mourut d'une attaque alors qu'il faisait un exposé dans l'appartement d'un philosophe nazi contraint à la retraite. Viktor Kraft fut le directeur de thèse de Paul Feyerabend.

Le 29 avril 1951, Wittgenstein mourut. Deux ans plus tard étaient publiées les *Recherches philosophiques*. Elles portaient en exergue une phrase de l'auteur comique viennois par excellence, Johann Nestroy : « *Le progrès a ceci de particulier qu'il paraît beaucoup plus grand qu'il n'est en réalité.* »

Carnap continua sa carrière à Chicago, puis à Los Angeles. Il fit des séjours à Princeton et Harvard où il discutait avec Tarsky et Quine.

Gödel fut nommé membre permanent de l'Institute for Advanced Study de Princeton. Après avoir été tchécoslovaque, autrichien et allemand, il devint américain. On lui demanda un essai sur Carnap. Il traîna d'année en année. Einstein mourut en 1955 et John Neumann peu de temps après lui. À Princeton, c'étaient les deux plus proches amis de Gödel qui se trouva dès lors très isolé, d'autant qu'Adele dut être hospitalisée. Lorsqu'elle revint à la maison, elle trouva Gödel totalement affaibli : craignant toujours l'empoisonnement, il n'avait rien mangé pendant toute la période où il était resté seul. On l'emmena dans la même ambulance qui avait ramené sa femme à la maison, mais sans qu'on puisse le sauver.

Popper écrivit dans son autobiographie qu'il avait tué le Cercle de Vienne, mais il nota pourtant :

Le Cercle de Vienne était une institution remarquable. C'était un séminaire unique en son genre, qui réunissait des philosophes travaillant conjointement

avec des mathématiciens et des scientifiques. La dissolution du cercle fut une grande perte pour la science. (Sigmund, 2021, p. 437)

Obitus

Dans un de ses romans, inachevé, *Nuit de mai à Vienne*, Leo Perutz fait dire à un de ses personnages :

Ce que la presse étrangère écrit aujourd'hui sur Vienne ressemble à l'oraison funèbre d'une star de cinéma adulée, à qui le monde doit de nombreuses heures de bonheur esthétique ; elle nous est sans doute arrachée aujourd'hui, mais les grands producteurs pourront faire sans elle... (cité in Sigmund, 2021, p. 378)

C'est l'épithète du Cercle de Vienne, et d'une certaine Vienne. Lorsque Gödel avait réussi à rejoindre les États-Unis et qu'on l'avait interrogé sur la situation dans la capitale autrichienne, il avait répondu : « *Le café y est infect.* » Quand on connaît l'importance de cette boisson et celle des établissements qui le servaient dans l'histoire intellectuelle de Vienne, la remarque valait, elle aussi, épithète pour toute une époque ■



Leo Perutz (1882-1957)

Références

- Boyer Alain (2001) "Schlick et Popper. Signification et vérité", *Les études philosophiques*, n° 3, pp. 349-370.
- Kraft Viktor (1953/1950) *The Vienna Circle: The Origin of Neo-Positivism, a Chapter in the History of Recent Philosophy*, Westport, Greenwood Press [trad. de (1950) *Der Wiener Kreis. Der Ursprung des Neopositivismus*, Wien, Verlag].
- Popper Karl (2017/1934) *La logique de la découverte scientifique*, Paris, Payot.
- Sigmund Karl (1995) "A Philosopher's Mathematician: Hans Hahn and the Vienna Circle", *The Mathematical Intelligence*, vol. 17, n° 4, pp. 16-29.
- Sigmund Karl (2021) *Pensée exacte au bord du précipice. Une histoire du cercle de Vienne*, Genève, Markus Haller.
- Zilsel Edgar (1999) *Le Génie : Histoire d'une notion de l'Antiquité à la Renaissance*, Paris, Éditions de Minuit